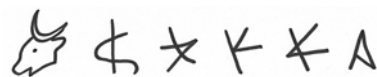
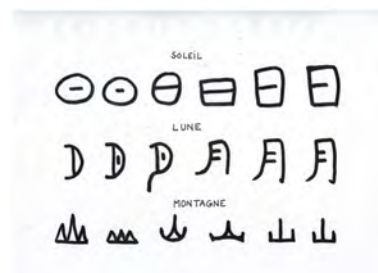


par Muriel Baryosher-Chemouny

Nombre de grandes traditions à travers le monde partagent des conceptions similaires au sujet de la fonction royale. Il en est ainsi des traditions hébraïque et chinoise, comme nous allons l'explorer à partir de la dénomination du roi dans ces deux cultures.

La langue chinoise écrite, plus que de s'attarder en longs discours, a la particularité de véhiculer des images, les sinogrammes, qui individuellement forment des mots dans la langue chinoise classique. Ces derniers ont évolué à des périodes clé de son histoire, ancienne et contemporaine. Voir Fig. 1 Évolution de l'écriture chinoise.) Ancienne notamment, lors de l'unification de l'empire chinois au III^e siècle avant notre ère par Qin Shihuangdi (-259 – -210), le premier empereur chinois ; et contemporaine, sous Mao Zedong (1893-1976) avec un premier projet de simplification de l'écriture lancée en 1956, et une deuxième proposition en 1975 finalement refusée par les autorités de l'époque.¹ Comme toute écriture, la chinoise, fruit de longs siècles de remodelage, a atténué son esprit idéographique d'origine, cependant moins que notre système alphabétique, puisqu'elle a accumulé des couches de sens, depuis les origines. Ainsi, nombre de sinogrammes, composé d'éléments indissociables formant une unité invariable, offrent un large éventail polysémique, dont les sens sont parfois contradictoires.



Tandis que les lettres de notre alphabet latin, par exemple, – qui dérivent du paléo-hébreu *via* les grecs – se sont groupées pour former un mot et ont individuellement, en revanche, perdu toute valeur sémantique des pictogrammes originels, pour n'en garder que la phonétique. Ainsi le A, renversé au départ, représentait une tête de bœuf ou de taureau : le pictogramme protosinaïtique se prononçait Aleph ou Alph. Par la suite, il a évolué sous diverses formes dont le phénicien, le paléo-hébreu, le grec, pour devenir le phonogramme A. (Voir Fig. 2 Evolution de l'écriture de la lettre Aleph.)

L'écriture hébraïque actuelle, bien qu'alphabétique elle aussi, a cependant conservé, dans certains contextes, les propriétés des deux valeurs précédemment citées : à la fois la lettre garde sa valeur sémantique voire symbolique en tant qu'idéogramme et le mot, composé d'une ou de

1 Voir Jean-Louis Calvet, Luwei Xing, Lihua Zheng, « Trente ans de plurilinguisme cantonnais- une étude longitudinale », in GLOTTOPOL, revue de sociolinguistique en ligne, n°30, janvier 2018, p. 9 http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_30/gpl30_08calvet_xing_zheng.pdf .

plusieurs lettres, se révèle également polysémique. Toute interprétation relève du contexte : il est essentiel. Les textes anciens chinois et hébraïques se prêtent parfaitement à cet exercice.

Pour le sujet qui nous occupe, le roi, l'idéogramme chinois qui le désigne se présente ainsi : 王 *wang*. Trois traits horizontaux, un vertical qui les traverse. Ces quatre traits successifs campent une vision du monde – un cosmos – dont le personnage central est le roi. L'ensemble est inscrit dans un carré virtuel comme tout sinogramme doit l'être depuis la dynastie des Han (-206 – +220), le carré étant en Chine la représentation symbolique de la terre.

D'où sait-on cela ? L'une des interprétations traditionnelles souvent évoquée – je vous renvoie au premier dictionnaire étymologique chinois² –, est celle de Dong Zhongshu (-195 ou -179 ? – mort entre -115 et -104 ?, selon les sources), lettré confucéen de l'époque de la dynastie des Han. Les trois traits horizontaux du sinogramme *wang* 王 figurent de haut en bas : le ciel ou domaine céleste, au centre le domaine humain, puis le domaine terrestre. Ces trois mondes sont unis par un trait vertical, le roi, axe central du dispositif, qui assure dans ce cosmos la fonction médiatrice et unificatrice. Il faut remarquer que l'ordre du tracé des traits du sinogramme ne suit pas l'ordre d'engendrement de cette triade. En effet, du point de vue de la cosmogonie chinoise, tout comme dans la Genèse biblique, le ciel-terre est engendré avant l'homme. C'est pourquoi d'ailleurs l'expression chinoise désignant ce cosmos est « ciel-terre-homme » (*tiandiren*), bien que le monde humain (*ren*) soit au centre.

L'écriture chinoise a un rôle primordial à jouer dans cette vision du monde et possède une efficacité propre dans le sens où, selon la sinologue Flora Blanchon (1943-2012), elle « est fille de la divination, de la puissance magique de laquelle elle a gardé la vertu de révélateur, par ses formulations mêmes, de la face cachée des choses qu'elle formule, les idéogrammes étant les avatars des diagrammes divinatoires »³. Écrire agit comme un symbole renvoyant directement à la réalité. La doctrine hébraïque s'en fait l'écho par la bouche de Claude Vigée : « Par l'effet d'une équation prodigieuse, le message biblique et l'univers de la nature sont issus ensemble des vingt-deux lettres originelles. Dieu s'est servi de l'alphabet sacré comme d'une matrice d'imprimerie pour fabriquer le cosmos avec tout ce qu'il contient[...]. »⁴

Une autre interprétation possible du sinogramme *wang* – plus fidèle à l'ordre des traits du caractère – y voit une croix tracée entre ciel et terre, à branches égales, figurant le nombre chinois dix 十. Le dix en tant qu'achèvement parfait est commun à plusieurs grandes traditions du monde, kabbale comprise. On peut citer l'exemple chinois des dix mois de gestation de l'embryon

2 *Shuowen Jiezi*, dictionnaire étymologique, URL : <http://www.zdic.net/z/1e/sw/738B.htm>

3 Voir *Le nouvel âge de Confucius. Modern Confucianism in China and South Korea*. Flora Blanchon, Rang-Ri Park-Barjot (dir.). Paris : Presses Paris Sorbonne, 2007, p. 66.

4 Claude Vigée, « Borges devant la Kabbale juive. De l'écriture du dieu au silence de l'Aleph », dans *Revue de littérature comparée* 2006/4 (n° 320), pp. 397 – 413 ; p. 403. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2006-4-page-397.htm>

d'immortalité, nourri par l'alchimiste taoïste en son sein ; ou encore le dix 十 perché au-dessus de la bouche 口, composant le sinogramme signifiant « ancien » *gu* 古, qui révèle que la transmission par « dix bouches » est un gage d'authenticité. En ce sens, ancien et authentique en deviennent quasi équivalents. Ainsi, Dong Zhongshu affirme à propos du dix : « Les grands nombres du ciel sont complets à dix. [...] Dix et tout est achevé, parfaitement complet. Dix, c'est la limite des nombres du ciel.[...] » On peut ajouter d'autres exemples, hébraïques cette fois, tels que la présence de dix hommes – le *minyan* – indispensable pour dire les prières juives importantes ou lors de cérémonies ; les dix paroles de la Torah, enseignement fondamental complet ; les dix *sefirot* de la Kabbale, à l'origine dix nombres primordiaux, considérés par la suite comme les dix émanations de l'Infini *Ad Ein Sof*.

En outre, il est intéressant de noter une autre idée, suggérée par la graphie primitive du sinogramme *wang*, et qui corrobore les interprétations précédentes. Cette graphie provient des anciennes inscriptions divinatoires sur os de bovidés et plastrons de tortue (écriture dite « ossécaille »). (Voir Fig. 3 Sinogramme *wang* écriture « ossécaille ».) Un homme est ici debout sur la terre, jambes écartées, bras grands ouverts comme embrassant l'immensité autour de lui. « [...] C'est pourquoi le Tao est grand, le ciel est grand, la terre est grande, le roi aussi est grand. Dans le monde, il y a quatre grandes choses, et le roi en est une », affirme, en style laconique, le chapitre 25 du livre I du *Classique de la Voie et de son efficacité* ou *Daodejing* (transcrit aussi Tao-Te king, Tao-Tö king). Et de conclure sur la nature de cette « grandeur » qui se révèle dans cette épiphore, depuis l'homme jusqu'à l'ultime principe : « L'homme prend modèle sur la terre ; la terre prend modèle sur le ciel, le ciel prend modèle sur le Tao ; le Tao prend modèle sur lui-même. »⁵ C'est pourquoi le souverain, archétype de l'homme accompli, gouverne en s'ajustant aux rythmes cosmiques et aux configurations célestes.

Pour obtenir la légitimité à gouverner, le roi chinois reçoit du ciel un mandat. Rien d'étonnant à ce que ce mandat céleste revienne, selon les mythes chinois, au plus « vertueux » des hommes. Mais n'est-ce pas une lapalissade que de le préciser à propos de tout souverain de l'antiquité ? *Virtus* - 123 - en latin est la puissance physique et morale, dont l'efficacité peut sembler *quasi* magique pour le sens commun. Bien qu'il n'y ait en réalité aucune « magie » dans cette capacité à ordonnancer le monde, mais l'expression de l'efficacité même du souverain chinois, fils du ciel, vibrant au diapason cosmique... À la question de la vertu en général, le philosophe juif Philon d'Alexandrie (-25 – +50),



5 *Daodejing*, Livre I, chap.25.

en expose les effets : « De fait la vertu est cause d'harmonie et d'unité, la disposition contraire, de désagrégation et de dislocation. »⁶

Or, qu'en est-il de la puissance de l'homme dans sa plénitude souveraine selon la Kabbale ? Le professeur Roland Goetschel en révèle l'origine : « C'est parce que l'homme intègre en sa personne l'ensemble des puissances d'en haut que son action est capable d'agir sur l'ensemble des mondes, y compris à l'intérieur du monde divin lui-même. Sa vie et ses œuvres sont susceptibles d'amplifier les forces divines pour les porter à leur plus haut niveau de manifestation et les renvoyer à leur source unique. »⁷ Si nous comprenons le terme « divin » en tant que forces cosmiques, nous pouvons concevoir que les conceptions de la puissance humaine dans les deux cultures chinoise et kabbalistique convergent.

Quel est le roi remarquable qui manifeste cette puissance dans la culture hébraïque ? Le roi David en particulier. Car, comme l'affirme Moïse de Léon (1240 – 1305) – auteur principal du livre kabbalistique fondamental, le *Zohar* ou livre de la Splendeur⁸ – dans *Le Sicle du sanctuaire*, il représente le principe royal universel, hors de l'histoire : « [...] Le roi David vit et existe éternellement et dans tous les siècles. »⁹ Plus que le roi historique, David est le roi archétypal.¹⁰ Sa fonction sacerdotale d'unification est inscrite dans son nom même : David. Qu'est-ce à dire ? DaViD est formé de trois consonnes DVD – en hébreu, de droite à gauche : דוד. Un D initial, un D final, tous deux reliés au milieu par un V. Unité du monde d'en haut, céleste, avec le monde terrestre d'en bas, comme nous allons l'explorer à travers un peu de philologie.

La lettre D se dit en hébreu *Daleth* ד en pleines lettres. Or, *Daleth* peut aussi se vocaliser *Deleth* et signifie alors « porte ». Les deux D (ד) de DaViD peuvent donc s'interpréter comme deux portes. Entre ces deux portes, il y a le V – lettre hébraïque *Vav* ו – qui les relie ; étymologiquement, il s'agit d'un crochet et grammaticalement, il sert de conjonction de coordination, fonction dont nous reparlerons plus loin dans cet exposé.

De plus, *Daleth* ד est la quatrième lettre de l'alphabet hébraïque, associée à la valeur numérique symbolique quatre. Quatre, tels les mondes de la métaphysique kabbalistique, du plus subtil au plus dense : *Atsilouth* celui des émanations ; *Bryah* celui de l'idéation ; *Yetsirah* celui de la formation ou mise en forme des densités matérielles – le radical *Yétser* « pensée, dessein, production, œuvre » serait,

6 *De plantatione* (La Plantation), 60. Cité dans l'article « La vertu chez Philon d'Alexandrie » de Pierre Daubercies, in *Revue théologique de Louvain*, 26/4 année, fasc. 2, 1995, p. 190. URL : https://www.persee.fr/doc/thlou_0080-2654_1995_num_26_2_2758

7 Voir Roland Goetschel, *La Kabbale*, Que sais-je ?, 2010, p. 103.

8 *Le Sicle du sanctuaire. Chéquel Ha Qodech* de Moïse de Léon. Traduction, annotation et introduction par Charles Mopsik. Paris : Verdier, coll. Les dix paroles, 1996, p. 213.

9 Voir *Talmud* traité « Roch ha-Chanah » 25a, cité dans *Zohar* I, 192b.

10 David comme modèle de royauté : voir I Rois 11, 34-36 ; 15, 3-5 ; 2 Rois 18, 3, 22, 2 / roi idéal de l'avenir, du Messie (Es. 11, 1 ; Jér. 23, 5 ; Ezech. 34, 23 ; Os. 3, 5).

selon les kabbalistes Jacques et Chantal Baryosher, à l'origine du grec *aîthêr* et du latin *aether*¹¹ – ; et le dernier monde *Asiah*, celui de la réalisation phénoménale. Quatre, tels aussi les quatre degrés constitutifs de l'homme, du plus matériel au plus éthéré : *Gouph* le corps ou degré physique, *Nephesh* l'âme vitale, *Ronac'h* le souffle, et enfin *Neshamah* l'âme divine.

Pour résumer, DaViD – DVD 717 – est le principe royal qui unit les deux « portes », l'une ouvrant sur l'infini du monde d'en haut, l'autre sur le monde infini d'en bas, le ciel-terre des Chinois. Le sinogramme *wang* recèle lui aussi, dans un système culturel différent, cette alliance entre le haut et le bas, renvoyant à l'exercice vertical de l'autorité royale, à laquelle le peuple répond idéalement en retour en s'ordonnant harmonieusement.

On peut ajouter que cette alliance du haut et du bas sous-tend toute la pensée hébraïque. Elle est énoncée en particulier dans la Torah, au chapitre de la Genèse sous la forme de la métaphore de l'échelle de Jacob, colonne double spiralee où montent et descendent des envoyés célestes. Le *Zohar* explique par la bouche de Rabbi Eléazar que Jacob se tient au centre, entre la limite supérieure du ciel et sa plus extrême limite inférieure.¹² On peut dire qu'en tant que patriarche à l'origine de l'alliance, il préfigure la fonction royale. Il existe par ailleurs aussi des lieux propices à la concrétisation de cette alliance, telle la montagne biblique « Moriyah », haut lieu de communication entre ciel et terre pour reprendre les termes de Rachi de Troyes (vers 1040-1105), rabbin et exégète français médiéval majeur.¹³

Pour en revenir à DaViD, à partir du Moyen-âge, au XIII^e siècle, au sein des milieux kabbalistes, lui a été associée l'étoile à six pointes comme bouclier, en référence à la légende fameuse de David combattant dans les temps bibliques avec un bouclier orné d'une étoile à six pointes.¹⁴ La métaphore serait l'œuvre de Joseph ben Abraham Gikatila (1248-1325 ?)¹⁵, disciple et successeur d'un kabbaliste espagnol renommé, Abraham ben Samuel Aboulafia (1240-1292 ?). Par assimilation de l'hexagramme étoilé au bouclier de David (*Magen David*), l'étoile se fait nommément bouclier. Cette figure géométrique était un symbole commun dans l'antiquité – de même l'étoile à cinq pointes, par la suite associée au fils de David, le roi Salomon, connue sous le nom de « sceau de Salomon ». Elle circulait notamment dans le monde méditerranéen, aussi bien dans les milieux juifs que non juifs, chrétiens et musulmans. Il se trouve cependant que les juifs l'adoptèrent puisque sa présence est attestée pour la première fois en tant que signe juif au VII^e siècle avant notre ère sur un sceau trouvé dans la cité phénicienne de Sidon,¹⁶ actuelle Saïda au Liban.

En quoi cette étoile hautement symbolique est-elle la métaphore d'un bouclier ? Morphologiquement, elle est composée de deux triangles imbriqués dont l'un est pointe en haut, l'autre pointe en bas. Or, il se trouve

11 Jacques et Chantal Baryosher, *Premiers pas vers la Kabbale*, Paris : Éditions F. Sorlot, 1995, p. 114.

12 Voir Charles Mopsik, *Zohar*, tome 1, « Préliminaires », [1b], p. 32.

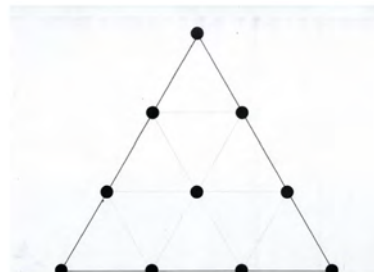
13 Rachi – célèbre rabbin, exégète, légiste, poète et vigneron – est l'acronyme de Rabbi Chlomo ben Itzhak HaTzarfati (Rabbi Salomon fils d'Isaac le Français), également connu sous le nom de Salomon de Troyes.

14 Il n'y a pas actuellement de preuve historique de cette légende.

15 *Les Portes de la justice, introduction aux mystères de la Kabbale [Sefer scha'arei tsedeq]*, par R. Joseph ben Carnitol (Gikatila, 1248-1325 ?).

16 Voir Patrick Banon, *Dico des signes et symboles religieux*. Paris : Actes Sud Junior, 2006, p. 17.

qu'il existe une figure triangulaire pythagoricienne que les juifs se sont appropriée : la tétraktys. Il est avéré, d'un point de vue historique, que le judaïsme alexandrin a assimilé au I^{er} siècle l'arithmétique grecque et le pythagorisme. En témoigne Philon d'Alexandrie qui inscrit le Tétragramme divin, théonyme hébraïque composé de quatre consonnes – יהוה transcrit YHVH – à l'intérieur de la figure symbolique attribuée à Pythagore : la tétraktys (τετρακτύς) ou quaternaire. (Voir Fig. 4 tétraktys pythagoricienne.) La tétraktis pythagoricienne est un triangle équilatéral, dans lequel se répartissent en ligne, plusieurs points correspondant aux quatre premiers nombres 1-2-3-4. À la base du triangle, les quatre points équivalent au nombre 4, puis de bas en haut, trois points valent 3 puis ainsi de suite, 2 et enfin, au sommet, 1. La somme de ces nombres est égale à dix – $1+2+3+4 = 10$ – symbole de perfection. Ainsi que l'assure le traité intitulé *Théologie de l'arithmétique* attribué au néoplatonicien Jamblique (250 ? – 330 ?)¹⁷ : « Le nombre dix est parfait ; avec raison comme par nature, nous revenons toujours à lui, aussi bien nous les Grecs que tous les êtres humains, sans conteste. »¹⁸ Nous avons souligné précédemment cette vertu du dix aussi bien dans la pensée chinoise que pour la Kabbale.



Pour les pythagoriciens, la tétraktys est « réceptacle de l'illimité », parce que les quatre premiers nombres contiennent en puissance tous les autres. La superposition de deux tétraktys – l'une triangle pointe en haut, l'autre renversée pointe en bas – formant un hexagramme étoilé, symbolise l'union respective du « céleste » avec le « terrestre », ce que réalise la fonction royale liée au principe davidique. Cette rencontre entre l'épanchement des forces divines du haut vers le bas et leur réception-réponse du bas vers le haut concentre une puissance d'harmonie et forme donc un bouclier contre le désordre. Or, quel est le véritable bouclier dans la Torah ? À maintes reprises, dans la Bible hébraïque, c'est le Tétragramme יהוה YHVH, une des appellations du divin, indicible. Il apparaît quelque quinze fois dans ce sens métaphorique dans les *Psaumes* de David associé au divin quaternaire. Pour preuve ces quelques versets : « Mais toi, ô YHVH, tu es un bouclier qui me protège [...] » (Ps. 3, 4) ; « Notre âme met son attente en YHVH : il est notre aide et notre bouclier. » (Ps. 33, 20) ; ou encore « Car YHVH-Elohim est un soleil, un bouclier : YHVH octroie grâce et honneurs ; il ne refuse pas le bonheur à ceux qui marchent dans la droiture » (Ps. 84, 12).

Dans cet esprit, nous avons mentionné précédemment que Philon d'Alexandrie avait donc substitué les lettres du quaternaire divin יהוה YHVH aux quatre points des pythagoriciens, et les

¹⁷ L'original est en grec ancien et s'intitule Τὰ θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς, Τὰ theologoúmena tîs 'arithmītikîs. L'attribution à Jamblique est conjecturale.

¹⁸ *Téologoumènes arithmétiques*, p. 61-62. Cité dans le carnet de recherche en ligne <https://mathantique.hypotheses.org/258>

avait inscrites dans le triangle, en procédant de même en ligne sur quatre niveaux, de haut en bas : Y-YH-YHV-YHVH. (Voir Fig. 5 tétraktys tétragramme hébraïque.) Ces quatre niveaux renvoient aux quatre mondes kabbalistiques, de l'inconnaissable jusqu'au monde des phénomènes que nous avons déjà évoqués. Au sommet pointe le Y-*Yod* ך ou « doigt » divin – pictographiquement, dans l'alphabet protosinaïtique, le *Yod* représente au départ un index pointé vers le haut, retourné par la suite vers le bas – qui pénètre dans les dix principes kabbalistiques originels fondateurs du cosmos (les dix *sefirot*). Ces dix principes structurent toute la manifestation divine dans les quatre mondes, depuis les plus hautes raréfactions jusqu'aux plus denses profondeurs.



Mais revenons à David. De qui descend-il ? Un peu de généalogie biblique... Son père est Yshay (ou Jessé). Si l'on décompose le terme hébreu Yshay en *Ysha-y*, on obtient le sens de : « il a » ou « il est » un *Yod*, transcrit ici « y ». La lettre *Yod* – ך en hébreu –, plus petite consonne de l'alphabet hébraïque, est surtout la première lettre du Tétragramme divin YHVH יהוה et symbolise la pénétration des forces divines dans la matière. De plus, le *Yod* est associée à la valeur dix. Le roi David descend donc de celui qui *a* ou qui *est* un *Yod* ך, sachant que, d'un point de vue kabbalistique, le dix est « la perfection de la présence divine » ou encore le total achèvement de la manifestation divine, à l'échelle métaphysique. Le sage Yoda – personnage majeur de *Star wars*, la saga stellaire de Georges Lucas – ne saurait démentir !

L'ensemble des éléments précédents nous confirment donc que, au regard de la Kabbale, David représente la fonction royale universelle. Celle-ci est en Égypte, en Chine, partout, chez tout fils du ciel. C'est pourquoi David, en tant que principe royal – non en tant que roi historique – est hors du temps. Un « sans temps » qu'il recèle au sein même de son nom trilitère : DVD. Car entre les deux D de David se glisse une lettre d'importance : le V ou *Vav* en hébreu, un crochet selon le pictogramme primitif, qui fait office de conjonction de coordination : « et ». Or, l'action de DaViD consiste exactement en cela : coordonner le monde d'en haut *et* le monde d'en bas.

De plus, le *Vav* contient aussi une propriété supplémentaire, celle d'agir sur le temps. Car dans la grammaire biblique, sa présence dans un verbe, par exemple, peut convertir son passé en futur, et inversement. De quoi affoler notre pendule ! L'idée étant qu'un événement passé se prolonge dans le futur, et qu'un événement futur peut avoir eu lieu dans le passé... Le *Vav* agit comme un trait d'union entre ces temps. Ce qui peut nous inciter à penser que nous sommes dans un éternel présent, dynamique. Propriété de permutation équivalente pour un nom, dans un contexte biblique. Ce qui fait dire au rabbin Adin Steinsalz, à propos du *Vav* au sein du Tétragramme YHVH, qu'il y indique

- 127 -

le stade de la révélation : autrement dit, sa présence signe le passage du monde de l'émanation et de l'idéation à celui de la réalisation dans le monde phénoménal.¹⁹

Le nom de DaViD, comme principe royal, contient en lui cette liaison permanente et sa réalisation téléologique. Tout comme le souverain chinois est le pivot autour duquel s'ordonne et se coordonne le ciel-terre. Lorsque le royaume de David – en tant que principe – sera réalisé sur la terre, l'avènement de la paix symbolisée par son fils, Salomon (Shlomoh en hébreu), sera possible. Signalons que Shlomoh המלש est formé à partir du radical trilitère ShLM מלש qui peut se vocaliser ShaLoM signifiant la paix ou ShaLeM, complet, intègre. Cet avènement marque les temps messianiques.

Moshé Idel, un des spécialistes contemporains de la Kabbale, présente le messianisme comme l'accomplissement d'une réalité qui existe déjà en puissance. En quelques mots, le véhicule du messianisme est l'intelligence universelle, qui relie tout, loin de la cérébralité due à l'activité de l'intellect. C'est elle qui « permet le passage de l'esprit de la puissance à l'acte, dont la résultante est le perfectionnement spirituel »²⁰. En d'autres termes, ce passage se fait du monde non encore manifesté au monde de la réalisation, depuis l'origine jusqu'au monde des phénomènes, de façon continue, *en* l'homme et *par* l'homme.

Qui est le messie ? « Untel » fils de David, selon l'expression traditionnelle du *Zohar*... Sans tambour ni trompette ! « Untel » (*al pnoni*), c'est vous, c'est elle, c'est lui, c'est nous la collectivité constituée d'individus – en tant qu' « indivis-dus » ou dualités indivisibles. C'est pourquoi, un kabbaliste anonyme du XV^e siècle affirme dans le *Livre de la Clarté* (*Sepher ha-Bahir*), que la venue du messie procèdera avant tout de la mise en ordre intérieure individuelle : « [...] Le fils de David ne viendra pas avant que toutes les âmes présentes dans le corps atteignent la force prophétique, qui est le fils de David, ce qui implique qu'elles aient dominé toutes les forces corporelles et tous leurs désirs, et que toutes les forces corporelles soient dès lors canalisées et à l'écoute de l'esprit prophétique. »²¹

Le messianisme, associé à l'idée de mise en ordre, telle qu'elle est suggérée dans la citation du *Bahir*, n'est pas l'apanage de l'Occident. Il existe aussi en Chine ancienne à travers la notion de Grande Paix ou *Taiping* (太*tai* grand, très ; 平*ping* équilibre, balance ; paisible, égal, plat). Celle-ci est apparue, dans les milieux taoïstes, sous la dynastie impériale des Han et a émergé à nouveau dans l'histoire contemporaine chinoise, au XIX^e siècle, en tant que mouvement révolutionnaire, politique et religieux – la révolte des Taiping – de funeste mémoire puisqu'elle a entraîné plusieurs dizaines de millions de morts et failli

19 Adin Steinsaltz, Josy Eisenberg, *L'Alphabet sacré*. Paris : Fayard, 2012, p.92.

20 Moshe Idel, *Messianisme et mystique*. Paris : Cerf, 1994.

21 *Sepher ha-Bahir*, *op. cit.*, vers. 184.

renverser le pouvoir impérial de la dynastie sino-mandchoue des Qing alors en place. L'expression « Grande Paix » renvoie, dans sa plus ancienne acception, à la réalisation téléologique d'un nouvel âge du monde, un temps futur où la paix sera acquise, se référant aux royaumes exemplaires légendaires passés et se projetant dans l'avenir nécessairement dans des formes politiques que nous ne pouvons pas imaginer actuellement...

La Grande Paix suppose nécessairement une mise en ordre du monde que les anciens Chinois expriment en termes de « maîtrise des eaux » (*zhi* 治). Les récits historiographiques chinois anciens rapportent que dès les temps antiques, les souverains des premières dynasties royales ont dû lutter contre des eaux dévastatrices afin d'aménager le territoire. S'agirait-il d'un déluge, tel le déluge biblique ? Il est impossible de l'affirmer pour l'heure. *Les Écrits du comte de Huainan*²², texte taoïste de l'époque des Han, en parle. Un des piliers du ciel, le mont Buzhou, brisé par un géant dans son combat contre le souverain mythique Zhuanxu,²³ aurait provoqué ainsi l'écoulement de la rivière céleste sur la terre, cause d'un déluge. C'est grâce à l'intervention de la déesse démiurgique Nügua que ce dernier aurait cessé. Tout au long de l'histoire chinoise, la maîtrise de l'eau, notamment des crues du fleuve Jaune fut une tâche civilisatrice essentielle dévolue au fils du ciel. Partant du sens littéral de « maîtrise des eaux », le sens du sinogramme s'est élargi pour signifier « gouverner ».

Dans un contexte médical ou équivalent, tel celui des pratiques chinoises destinées à « nourrir le principe vital » par exemple, *zhi* 治 prend le sens de « soigner ». « Soigner » consiste essentiellement à rééquilibrer les « eaux » ou les « souffles », énergies qui, en animant, donnent corps à l'humain tout entier. *Zhi* 治 est une harmonisation intérieure. De soigner à gouverner, il n'y a qu'une voie : se gouverner soi-même. La pacification intérieure à tous les niveaux s'avère fondamentale avant d'agir à et sur l'extérieur.

Car « civiliser » ne devrait pas consister, pour tout roi digne de ce nom, si l'on en croit les anciennes conceptions chinoises idéalisées, à exercer une force coercitive brutale, mais à diffuser la puissance royale à la manière de l'eau – métaphore employée à l'envi dans les textes anciens traitant de l'art de gouverner – qui s'infiltrerait naturellement dans tous les interstices, harmonise et nourrit.

Pour en revenir au messianisme à proprement parler, selon la conception apocalyptique juive classique, la venue du messie, fils de David, sera précédée de celle d'Élie. Qui est Élie ? D'abord, le prophète majeur reconnu, il faut le souligner, par les trois grandes religions abrahamiques, judaïsme, christianisme et islam. Mais Élie – *Elijah* ou *Eliyabou* en hébreu – est en réalité un syntagme que l'on peut décomposer en trois syllabes – *Eli-yah-bou* – signifiant littéralement « ma force (*Eli*), c'est YaH (*yah-bou*) ». YaH est formé de deux

22 Le titre chinois est *Huainanzi* et traite notamment de cosmologie taoïste.

23 Zhuanxu est le 2^e des cinq des souverains mythiques de l'antiquité chinoise (dates traditionnelles du règne : 2513-2435 avant notre ère).

consonnes hébraïques *Yod* et *Hé*. Il représente, les deux forces complémentaires – l'actif (*Yod*) et le passif-réceptif (*Hé*) – c'est-à-dire la dualité essentielle de toute existence.²⁴

C'est lorsque cette force duelle passe de la puissance à la réalisation, que se manifeste le messie, fils de David, et lorsque l'homme prend conscience de cette réalité. Il est traditionnellement entendu que le fils de David n'est pas davantage que son père une personnalité historique mais correspond « à une étape du devenir mystique de l'homme »²⁵. Dans la pensée chinoise, Yin-Yang, respectivement passif-actif, peuvent être considérés comme les équivalents chinois de ce principe duel YaH.

Rejoignant l'homme-souverain tel qu'on le concevait en Chine, entre ciel et terre pour harmoniser le monde, le patriarche Jacob a tracé pour l'Occident – en songe – la voie biblique de l'alliance vivante entre l'infini d'en haut et l'infini d'en bas, afin qu'elle se réalise à travers la royauté humaine véritable. Or Jacob est blessé à la hanche par un envoyé malfaisant, différant ainsi la réalisation du songe. L'humanité claudique à sa suite, certains œuvrant tant bien que mal à la réparation du dommage... Gardons à l'esprit, cependant, que la voie du centre, royale, est assignée à l'homme individuel et collectif dès les origines, il suffit de la suivre activement afin qu'adviennent les temps de Grande Paix.



²⁴ À propos de *YaH*, voir aussi Moïse de Léon, *Le Sicle du sanctuaire*. Traduction de Charles Mopsik. Paris : Verdier, 1996, p. 282.

²⁵ Moshe Idel, *op. cit.*, p. 28.